

JULIETTE MORA

Juliette MORA



JULIETTE MORA

Je suis née dans la rue du Douet. J'étais la seule fille de la famille. Trois de mes quatre frères, Auguste, Jules, Georges étaient matelots. Je lavais leurs vêtements de travail. Arthur était professeur de violon. Malheureusement il était aveugle. Mon père Auguste avait été blessé à la grande guerre. Il ne pouvait plus naviguer. De temps en temps il sortait sa chaloupe, l'*Angélus*, pour caboter derrière les jetées. Ma mère cueillait les moules pour les vendre aux mareyeurs. J'ai passé mon Certificat d' Études avec une mention. J'ai reçu comme prix le livre de Mark *Twain Le prince et le pauvre*. J'aimais étudier. La directrice de l'école des garçons, Mme *Jean* voulait que je travaille à la Poste, dans les bureaux. Il y avait une place de disponible. J'ai dit oui mais ma mère n'a jamais accepté. Elle disait qu'elle avait besoin de moi.



Ma mère cueillait les moules (debout à droite)


ACADÉMIE DE CAEN

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Instruction Publique

DÉPARTEMENT DU CALVADOS

Certificat d'Études Primaires Élémentaires

L'Inspecteur d'Académie du département du Cal
Chevalier de la Légion d'Honneur

Vu l'article 6 de la loi du 28 Mars 1882, modifié par la loi du 11 Jan
Vu les articles 254 à 262 de l'arrêté du 18 Janvier 1888, modifié pa
du 1er Février 1923 ;
Vu le procès-verbal de l'examen subi par Mlle Goitevin
dans les conditions déterminées par les arrêtés susvisés ;
Vu le certificat en date du 21 Juin 1927
la Commission cantonale de Ryes
pour la session de 1927, atteste que Mlle Goitevin Jul
Augustine Désirée
née le 29 Octobre 1915, à Port en Bessin dé
du Calvados élève de l'École publique de Port-en
a été jugé digne d'obtenir le Certificat d'Études Primaires Élém
avec mention(s) Bien
Délivré à Mlle Goitevin Juliette
le présent Certificat d'Études primaires élémentaires pour servir e
que de droit.

A Caen, le 31 Juillet 1927
Signature de l'él

Arthur était professeur de violon

J'ai passé mon certificat avec une mention

J'étais la seule fille de la famille





Bannes en osier : larges paniers plats où était disposé le poisson pour la vente.

Pissot : fontaine où les femmes lavaient les bannes.

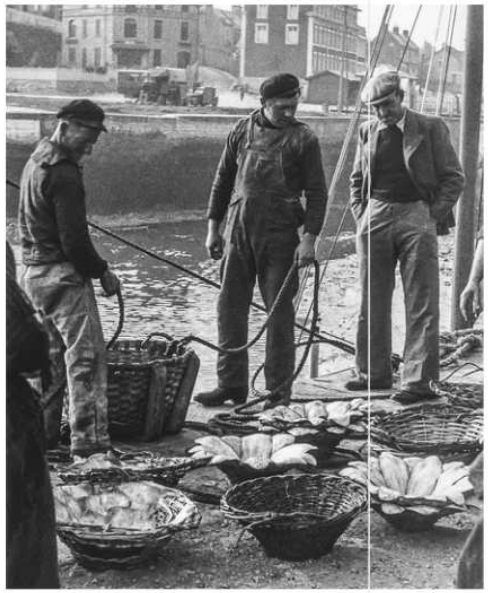
JULIETTE MORA

J'ai commencé à travailler à treize ans. Je transportais les **bannes en osier**, je les lavais et je les frottais au P**issot** avant de les rapporter aux bateaux. Je marchais dans des galoches cloutées. L'hiver, j'avais froid. L'eau était glacée. Je tapais mes bras contre mon corps pour me réchauffer. Plus tard, j'ai fait des heures de ménage chez des particuliers, au café *Humbert*, au casino de Vierville. A la maison, je travaillais beaucoup aussi.



J'ai fait des heures de ménage chez les particuliers, au *café Humbert*

L'APPRENTISSAGE



Je transportais les bannes en osier ...



... je les lavais et je les frottais au pissot



Juliette Mora

Je me suis mariée d'abord avec Marcel *Thomines*, avec qui j'ai eu deux enfants Marcel et Claire qui est décédée. Mon mari est mort en 1940, pendant la guerre, à Eastbourne, en An-gleterre suite à des blessures reçues lors de l'évacuation de Dunkerque. J'ai été factrice pen-dant quatre ans. Je faisais jusqu'à 70 km par jour à pied et à vélo. A cette époque, il n'y avait pas de boîte aux lettres. Heureusement que j'étais de Port et que je connaissais les noms des per-sonnes et des rues. J'ai dû quitter mon travail car j'étais très fati-guée. Ensuite j'ai rencontré Ma-nuel avec qui je me suis mariée en 1944.



J'ai été factrice pendant quatre ans



j'ai rencontré Manuel avec qui je me suis mariée en 1944.



Terrinée: ou Teurgoule, dessert typiquement normand fait de riz au lait à la cannelle cuit au four pendant plusieurs heures.

Juliette Mora

Quand Marcel était mousse sur *l'Océana* et rentrait de la mer, il fallait qu'il brosse le pont du bateau et les caisses dans lesquelles on mettait le poisson. C'était le mousse qui faisait çà.
Des fois, pour que Marcel puisse se reposer plus longtemps avant de repartir, j'embarquais sur le bateau et je brossais le pont pour l'aider. Je me souviens qu'un jour un matelot nous regardait bros-ser les planches et nous disait :
« Toutes les mères aident pas leurs gars comme ta ». On bros-sait aussi les paniers au pissot pour les ramener propres au bateau.
Quand le bateau repartait, la mère des mousses s'arrangeait pour prendre la dernière fournée de pain afin qu'il soit bien frais. Il y avait le panier à provisions pour le bateau, c'est le mousse qui s'en occupait. Il avait la liste des commissions pour la marée : du pain, du beurre, du rhum, du café, du sucre...
C'est le mousse aussi qui allait réveiller les hommes quand le ba-teau partait le soir ou la nuit. Pour que Marcel dorme plus long-temps, c'est moi qui y allais. Dans la rue, au bas des maisons, je criais : « Un tel à la mé » ou quand le temps était mauvais
« On va pas à la mé, y'a un coup de vent annoncé ».
Avec les mères des mousses, on s'organisait par quartiers pour aller réveiller les hommes.
En plus du panier du bateau, cha-cun apportait son panier person-nel. Je faisais souvent de la **terrinée** pour Marcel. Il aimait bien. Seulement, certains hom-mes se permettaient de se servir dans ses provisions. J'étais pas contente. Les mousses étaient fatigués en rentrant de la marée. Certains matelots allaient au café, d'autres rentraient chez eux faire leur toilette. Y a bien des choses à raconter sur les mousses dans ce temps-là. Ils avaient la vie dure. Ils faisaient de drôles de corvées. Cà dépendait des bateaux et du patron. Y avait des hommes bons avec les mousses et d'autres moins bons, comme dans les ateliers.

On brossait aussi les paniers au pissot.



Cette fontaine à l'enfant, à l'époque située sur l'Epi, (photo page 49) est installée aujourd'hui Place Cousteau.



Avec les mères des mousses, on s'organisait par quartiers pour aller réveiller les hommes.



JULIETTE MORA

Pendant l'occupation, le soir, la ronde des Allemands passait pour le couvre-feu. Un soir, j'étais encore dehors, je balayais ma cour. Un Allemand m'a crié : *Raous couche-couche* ! J'ai eu très peur. Je suis rentrée très vite dans la maison. On nous donnait des tickets pour le café, le beurre et des bonbons pour les enfants. Il y avait aussi des tickets pour le vin. Je n'aimais pas le vin à cette époque. Je donnais mes tickets à Jésus, le mari de Torine, la mar-chande de poisson. J'ai appris beaucoup plus tard à boire du vin avec Manuel, en Espagne.

Je me rappelle qu'avec Marie-Rose ont est allée voir les bateaux français rentrer au port. Un couple de portais M. et Mme Gustave *Delain*, ont été tués dans la rue Nationale. C'était horrible, ils étaient étendus sur le sol dans une mare de sang. Un américain avait été blessé dans la cam-pagne. On est allé le chercher en traversant les champs, on l'a allongé sur la table de la salle à manger de Mme *Thin*. Il avait le bras arraché par un obus. Le docteur *Adoux* qui est venu le soigner. Je tenais la cuvette. C'était difficilement supportable.

Et puis, à mesure que les Amé-ricains avançaient à l'intérieur des terres, ils abandonnaient, dans un grand trou qu'ils a-vaient creusé dans la terre, différentes choses qui les encom-braient dans leur marche ; des boites de conserve, de la farine, avec laquelle on faisait de la soupe, des chaussures, des vête-ments. On récupérait toutes ces choses car on manquait de tout. On appelait ça : *le trou à caca.*

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT



Canotage devant une épave du débarquement